

chez la plupart des cultivateurs canadiens, et l'on peut s'attendre que les résultats de ce système seront à peu près les mêmes sur des terres de même qualité. Nous sommes loin de vouloir dénaturer les faits, ou faire paraître notre agriculture pire qu'elle n'est, mais nous renvoyons au pays, dans chacune de ses sections, pour preuve de l'exactitude générale de nos représentations. Il nous a été souvent parlé de l'état de notre agriculture, et il nous a été dit que les améliorations étaient hors de question, qu'elles n'étaient ni désirées ni regardées comme nécessaires par les cultivateurs. Nous sommes néanmoins disposé à penser autrement, et à espérer qu'au moyen d'une instruction convenable et d'un encouragement raisonnable, un meilleur système d'économie rurale pourrait être introduit dans ce pays. Dire qu'un système amélioré n'est pas nécessaire à la prospérité générale du Bas-Canada, ce serait parler absurdement. Il n'y a aucun moyen d'assurer au pays un état florissant, si ce n'est par son agriculture, et si cette agriculture n'est pas elle-même dans un état florissant, bien différent de celui d'aujourd'hui, nous ne devons pas nous flatter de prospérer. La prospérité ne peut pas nous venir du dehors, mais seulement de nos propres ressources, et ces ressources sont nos terres et nos troupeaux, les unes et les autres tenus, soignés et entretenus convenablement.

Les prix de nos produits agricoles n'ont pas beaucoup varié sur nos marchés, depuis notre dernier rapport. Les produits de la laiterie, le beurre surtout, s'apportent abondamment à nos marchés, et s'y vendent à bas prix. Nous n'avons pas vu de fromage de bien bonne qualité. Les marchés sont bien pourvus de viandes de boucherie, et le prix en est modéré. Les pommes de terre sont abondantes et très bonnes: elles se vendent de 40 sous à deux chelins le minot.

En total, les cultivateurs ont lieu d'être satisfaits du temps qu'ils ont eu généralement durant les quatre mois derniers pour leurs différents travaux, et là où ils ont donné à la terre et à

la moisson les soins convenables, ils n'auront pas sujet d'être mécontents du résultat de leurs travaux. Il y a incontestablement des récoltes chétives, qu'il ne faut attribuer ni à la saison, ni, en plusieurs cas, à la qualité de la terre, mais uniquement à une culture défectueuse d'abord, et à un manque de soins et de diligence ensuite. Un été sec sera toujours plus favorable au cultivateur qu'un été pluvieux; mais trop de sécheresse n'est pas plus à désirer que trop d'humidité. Les récoltes ne sont pas encore toutes faites, et ne le seront pas peut-être avant la fin de Septembre, et elles ne peuvent pas être regardées comme assurées avant d'avoir été serrées; mais nous devons espérer que nous aurons un temps favorable pour achever de récolter, comme nous l'avons eu pour semer. Nous pouvons dire que les récoltes, à l'exception du foin, atteindront, si elles ne dépassent pas, dans le Bas-Canada, le terme moyen; mais nous regrettons d'avoir à ajouter qu'une récolte moyenne du Bas-Canada penche beaucoup du côté de l'infériorité.

Nous avons souvent suggéré l'utilité, la nécessité même d'introduire dans le pays un système régulier de statistique agricole, afin d'en connaître le véritable état, sous ce rapport, la quantité et la valeur de ses différents produits. Cette statistique nous fournirait, croyons-nous, le meilleur moyen d'améliorer notre économie rurale. Nous savons qu'on dresse quelquefois des tables statistiques pour certaines fins particulières, et qu'alors ces tables sont bien plus propres à tromper le public, qu'à lui donner une idée correcte du véritable état des choses. On voit souvent sur le papier des tables statistiques qui paraissent fort encourageantes, jusqu'à ce que l'expérience ait prouvé que leurs auteurs n'avaient eu pour but que de tromper, ou qu'ils s'étaient trompés eux-mêmes. Les auteurs de statistiques agricoles ne peuvent avoir aucun intérêt à dénaturer ou mal représenter les faits, et l'on peut conséquemment s'en rapporter avec confiance à leurs